

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°68



Ian McDonald :
de Mars à Istanbul...

Sommaire

► Interstyles

- Pluies sombres 6
Thierry DI ROLLO
- La Petite déesse 22
Ian McDONALD

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 74
- Le coin des revues,
par Thomas Day 106
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
du morbide américain et du mystique nippon,
par Pierre Stolze 110
- Paroles de Libraire :
Omerveilles ouvre son coffre
par Hervé Le Roux 114
- Petite conversation avec Sébastien Doubinsky,
par Xavier Mauméjean 118

AU TRAVERS DU PRISME : IAN McDONALD

- Ian McDonald : le nouvel ordre mondial de la SF,
par Thomas Day 120
- A la source du Fleuve des dieux,
par Patrice Lajoie 150
- Futuroscopie :
cartographie critique de l'œuvre de Ian McDonald 154
- Bibliographie de Ian McDonald,
par Alain Sprauel 168

SCIENTIFICTION

- A quoi sert le boson de Higgs ?
par Roland Lehoucq 174

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 180

« **Tu es le meilleur** d'entre nous ! » Roland C. Wagner se réjouissait de m'assener ce compliment, sachant qu'il avait le don de m'agacer. C'était devenu un *private joke*, que je m'ingéniais à lui retourner à la première occasion, comme lors de l'hommage collectif pour ses 40 ans, orchestré dans *Phénix* par Sara Doke. Je savais bien, moi, qui était le meilleur ! Je m'en veux presque de dire qu'il vient de le prouver en partant le premier, mais je suis sûr qu'il n'aurait pas loupé l'occasion de sortir cette vanne.

A l'origine, une interview de ma pomme à la convention d'Orléans, en 1993, par les rédacteurs de *La Geste*, Michel Tondellier, Philippe Boulier et Pascal Godbillon, plus André-François Ruaud, auxquels Roland s'était joint (forcément), de sorte que j'avais l'impression d'être tombé dans un guet-apens. Roland estimait que j'avais tout compris à la SF, ce qui avait l'air de lui importer vraiment. Nous partagions la même vision et cela suffisait à faire de nous des frères d'armes. Il avait ce sens de la communauté qui le poussait à aborder tout le monde sur les salons, le Grand Auteur comme le nouveau venu. Il date notre rencontre au festival de BD d'Angoulême en 1985, mais nous nous étions déjà croisés dans les conventions en 81 ou 82. J'étais un observateur timide, il se comportait comme un poisson dans l'eau. Il voulait vivre de SF et de rock et y est pleinement parvenu. Acharné à maîtriser ses passions jusqu'à l'excellence, il était de ce fait perpétuellement en recherche, d'une curiosité éclectique et changeante, testant, intégrant et passant à la suite. Il ne se contentait pas d'un savoir constitué et formaté, mais vérifiait à la source, même la plus déconsidérée, accumulant une culture populaire phénoménale. N'attendant pas d'avoir tout assimilé avant de foncer, il se lançait, à tâtons, avec courage et détermination. Et du courage, il en fallait pour aller interviewer à 14 ans, avec Eric Vial, des auteurs adulés. De la détermination, il en fallait pour partir à l'aventure, en stop, et débouler en pleine nuit, trempé, chez Michel Jeury ou Pierre Pelot, afin de causer SF.

Il fallait même une sacrée dose d'inconscience. Et beaucoup de ferveur. De même il construisait ses intrigues à l'instinct, saisissant toute idée qui se présentait, se gorgeant de SF, rock, actualités et documentation scientifique, persuadé qu'elles finiraient par s'agrèger pour faire sens. Il nouait tous ces fils avec un remarquable sens de la structure, sans craindre de trébucher, sachant que pour éviter de tomber il faut continuer à avancer jusqu'à rétablir son équilibre. Ses trames à long terme l'y aidaient. Il est ainsi passé du *space opera* populaire à une SF plus militante, a bâti ses *Futurs mystères de Paris* autour des mythes jungiens et de la physique quantique, s'est ensuite lancé dans la philosophie de Camus pour *Rêves de gloire*. Il avait pour cela l'agilité mentale requise, se rattachant au besoin aux branches de l'humour, du plus fin au plus vaseux, dont il semblait s'excuser avec un rire et des pirouettes de pitre avisé. Il est vrai qu'on rattrape beaucoup de choses avec l'humour, et il recèle souvent plus de vérité qu'un discours élaboré.

Il lui arrivait de désamorcer d'une vanne un débat stérile. Ce côté provo où certains voyaient de la mauvaise foi était pleinement assumé : empêcher l'interlocuteur de fourbir ses arguments bien lustrés l'obligeait à aller plus loin dans le débat. Souvent jusqu'au bout de la nuit. On se souvient tous de soirées passionnantes... et de petits matins blêmes. Mais lui remettait ça le lendemain. Forcément, un type capable de se farcir tous les titres de la collection du Fleuve noir « Anticipation » ne pouvait être que de constitution robuste. Et ne pas lâcher prise quand il estimait avoir raison ! Ce n'était pas que pour passer le temps. Roland débattait *vraiment* pour avoir la plus juste vision des choses. La mauvaise foi l'exaspérait pour ces raisons, car elle rendait l'échange impossible. Pour sa part, il donnait son avis en toute honnêteté, j'allais écrire transparence ! D'où son côté tête de mule. « Roland était un casse-couilles, et c'est aussi pour ça que

RCW 1960 - 2012

je l'aimais », me confiait avec un surprenant sens du masochisme le rédac'chef qui m'a exceptionnellement laissé sa place. Buté, oui, faux-cul, non !

Structure et équilibre de la trame, générosité et passion de l'auteur, sans oublier une pointe d'autodérision : voyez combien l'homme et l'œuvre se confondent indissociablement ! Ses tenues psychédélices aussi colorées et voyantes que celles de Tem ont surpris bien des élus inaugurant un salon. Il y avait beaucoup de rock dans sa SF, et beaucoup de SF dans ses chansons rock. Qui était à la Convention de Montfort-sur-Argens se souvient d'un concert de Brain Damage au cours duquel les tréteaux sur lesquels il était monté se rompirent.

L'esprit de la Commune incarné par Gloria avec son collectif Louise Michel ? On le retrouve dans son appel contre Hadopi, rédigé avec Sylvie Denis, lequel sera évoqué à l'Assemblée Nationale. Donnant l'exemple, Roland met ses ouvrages en vente numérique sans DRM et propose des e-books téléchargeables gratuitement, ainsi que les disques du groupe Brain Damage.

Il était prompt à réagir si un article dévalorisait la SF. Il a toujours entretenu le souvenir des petits maîtres du genre sans lesquels les géants ne seraient pas, car ils ne grandissent pas seuls. Il avait l'intention d'écrire une histoire du fandom respectueuse des faits. C'est lui qui a parlé de *Génération perdue* à propos des auteurs du Fleuve apparus au mauvais moment. Il a de même créé le blog collectif *Génération SF*, non pas pour mettre en ligne nos vieux articles, mais pour donner aux lecteurs actuels le background qui leur manque : la *Génération SF* est celle du futur à laquelle il pensait ! Roland était un passeur.

En 2001, lors de mon premier Rosny aîné, les applaudissements n'avaient pas encore cessé qu'il est venu me dire que, dernier de ma génération absent du palmarès, il était important que je le reçoive pour finir le XX^e siècle.

Toujours ce souci de la famille et des choses justes... Je lui suis aussi redevable de mon Grand Prix de l'Imaginaire puisqu'il a conçu et réalisé le recueil dont il a écrit l'avant-propos.

Roland mettait tant d'énergie dans ce qu'il faisait que pour beaucoup il incarnait la SFF à lui seul. Le rock et la SF étaient sa vie. Ils lui ont tout donné et il leur en a rendu autant.

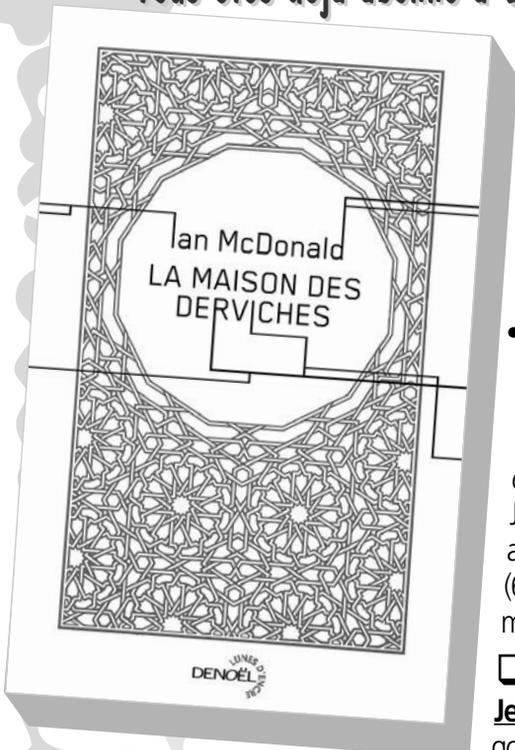
Nous n'écrivons, n'éditons et ne lisons pas les mêmes livres. Sur les salons nous nous saluons puis restons avec les membres de nos chapelles respectives. Un seul électron libre se transportait partout à la fois et échangeait avec chacun. Il était notre lien, en témoigne l'élan de solidarité qui a suivi son décès sur une route, un pluvieux jour du mois d'août. C'est ce lien que nous avons perdu et qui nous manquera cruellement, quand bien même il continuera à nous inspirer à présent qu'il a intégré la psychosphère.

Au fait, le C. entre Roland et Wagner n'a jamais signifié Charles : c'est le symbole de la vitesse de la lumière !



Claude ECKEN

Vous êtes déjà abonné à **Bifrost**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez chez vous **La Maison des derviches**, de Ian McDonald, l'événement SF de cette fin d'année 2012 (chez Denoël dans la collection "Lunes d'encre").



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°69 ; je reçois *La Maison des derviches* de Ian McDonald et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)* et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, je suis au bord du gouffre. Aussi je m'abonne à compter du n°69 et je reçois gratos *La Maison des derviches* de Ian McDonald. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)* et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :
Le Béliat'
 50 rue du Clos
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr
 * offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°69, le 17 janvier 2013.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

.....

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

.....

Interstyles



*Thierry Di Rollo
Ian McDonald*

.....

Thierry DI ROLLO

Thierry Di Rollo est une voix littéraire des plus singulières. Riche d'une dizaine de romans, principalement publiés aux éditions du Béalial', mais aussi chez Encrage, Denoël et dans la collection « Série noire » des éditions Gallimard, son œuvre trace (tranche ?) un sillon noir et abrupte dans l'actuelle production de genre (en science-fiction, d'abord, mais aussi en fantastique, en fantasy dernièrement, ainsi qu'en polar ; rien que des « mauvais » genres, en somme). On dit souvent de ses récits qu'ils sont sans concession. A l'image du bonhomme, en fait. Tant mieux. Et tant pis pour les maux de ventre. Les textes de Di Rollo cognent dur et fort. Au cordeau. Ça change...

Côté actualité, notre homme a publié sur deux ans un diptyque étonnant, sa première incursion en terre de fantasy. Bankgreen pour commencer, paru en février 2011 au Béalial', et qui d'emblée a claqué le prix Elbakin du meilleur roman de l'année (ainsi qu'une place de finaliste au Grand Prix de l'Imaginaire, au passage). Puis tout récemment Elbrön, paru en septembre dernier chez le même éditeur. Un diptyque, on l'a dit, un joyau mauve et noir pour le moins atypique en fantasy et qui régénère pour partie un genre balisé à l'extrême... Il vient par ailleurs d'achever un roman de science-fiction, manière de space opera (une première) là encore sans guère d'équivalent, tout juste accepté par les éditions du Béalial' (date de sortie non communiquée). Enfin, il semblerait que les éditions ActusF prévoient elles aussi du Di Rollo dans les mois prochains, sous la forme d'un court roman policier à paraître en 2013.

Le texte que nous vous proposons ici tient du condensé de la « manière » Di Rollo, en ce qui concerne une certaine part de sa SF tout du moins. C'est court. C'est dense. Y a des animaux africains. Et nul n'en sortira indemne...

Thierry Di Rollo file sur ses 53 ans. Il vit à Lyon.

Déjà publié dans Bifrost :

- « Vie TM » in Bifrost 42
- « Le Paradoxe de Grinn » in Bifrost 61
- « L'Eclaireur » in Bifrost 65

THIERRY DI ROILLO
FALJES SOMERRES



Le grand marabout chemine le long de la plinthe. Il pose une patte devant l'autre et recommence, tranquillement. Parfois, il tourne sa tête vers la fenêtre et semble contempler la cité-monstre. Les lueurs innombrables de SantaDorm piquettent la nuit de blanc et de jaune. Souvent, un vaisseau de basse altitude raye le ciel de son trait bleu ; la fumée sombre de ses réacteurs se fond très vite dans l'obscurité. Et les taudis s'entassent sur plusieurs niveaux, jusqu'à l'infini, empilés en cascades de tôles et de vieux bois, flottant au-dessus de la mer plus sale des bas-fonds. Il y a peut-être encore des hommes et des femmes qui vivent dans les quartiers originaux, au ras de la terre ; personne n'en sait plus rien.

L'oiseau, ailes noires, dos et ventre blancs, s'arrête, baisse ses yeux sur le sol poussiéreux, repère un jeune cafard et le picore de son long bec. A trois mètres de là, relégué au fond de l'unique pièce de l'appartement, Derek dort toujours. Il est lové en position fœtale au milieu d'un matelas mité ; plusieurs taches maculent le tissu et son pourtour. L'entrée, une simple porte à empreinte, trace son rectangle vert contre le mur nu opposé.

Il est cinq heures à peine ; le grand marabout s'impatiente, habitué au réveil quotidien de son maître. Il s'écarte de la fenêtre, rejoint la couche. Plusieurs coups assourdis retentissent au même moment, violents, inutiles, frappés contre une paroi ; peut-être le voisin du cinq cent troisième niveau, juste au-dessous, une fois de plus.

Le marabout déploie ses ailes, bat l'air chaud quelques secondes, dodeline de la gueule puis se calme. Il pique de son bec solide le matelas, à côté des mollets de Derek, taquine enfin ses orteils très délicatement.

Derek ouvre un œil, sent la présence de l'oiseau derrière lui. Il se retourne lentement, voit l'ombre pataude montée sur les deux grandes pattes, le cou et la gueule déplumés, entend le bec qui claque une première fois. Le vieil homme se redresse, déraille de quelques mouvements prudents son corps perclus, ne parvient qu'à assouplir ses genoux et ses coudes pour au moins se lever.

L'oiseau recule, dévisage l'humain. Ce dernier, épaules tombantes, bras malingres, se contente de regarder ses pieds ridés et crasseux, comme il le fait toujours lorsqu'il se réveille. Puis il rajuste son pantalon de toile noir sur son ventre, resserre la ceinture de cuir brun ; son torse nu efflanqué est parsemé de quelques poils blancs. Il dit bientôt d'une voix éraillée :



« Salut, Stormy. »

Et le marabout claque du bec une deuxième fois. Derek poursuit :

« C'est le grand jour, hein ? »

Stormy dodeline, cligne de ses petits yeux noirs. Le vieil homme le caresse machinalement, cédant à un rituel matinal vieux de vingt ans, puis va se planter devant la fenêtre et s'abîme dans la vision de son monde. SantaDorm vibre et scintille, inépuisable, pulse de millions de vies toutes anonymes ; Derek, pensif, passe une main sur son crâne chauve, masse ses mâchoires.

Il part pour les fermes nivelées du Sud.

*

Ils traversent l'esplanade dévastée. Plusieurs vagabonds occupent les recoins les plus sombres de l'espace, allongés derrière les bancs, recouverts parfois d'un drap troué. Le dernier arbre encore debout élève son fouillis de branches sèches. Des amas de feuilles orangées ponctuent le parterre bitumé, tout autour ; elles proviennent peut-être des grands sycomores répliqués du six centième niveau. Ou des pseudo-chênes du cinq cent trente-quatrième. Derek n'a de toute façon jamais su faire la différence entre les limbes des deux espèces.

Stormy marche derrière son maître, picore quelques bouts de graines ; a depuis longtemps repéré les clochards endormis, se garde bien de les approcher. Le puits se tient là, droit devant, long tube de métal parmi le millier desservant les niveaux impairs de SantaDorm.

Le vieil homme s'arrête au pied du panneau d'appel et plaque sa main sur le détecteur. Le système réagit en colorant la surface d'un vert pâle. Les tubulures du puits grincent aussitôt, étirent une plainte lourde et rouillée du haut vers le bas. Puis, très vite, une des cages s'immobilise et le battant de protection s'ouvre. Derek s'engage, suivi de son marabout.

Et ils descendent, descendent interminablement, tous deux debout, l'un à côté de l'autre, dos appuyé contre le fond de la cage, l'homme guère plus grand que son oiseau ; un mètre soixante-dix au plus. A un moment vague du trajet, le premier dit au second :

« Il va probablement pleuvoir. »

Le marabout pique le treillis métallique de la cage pour toute réponse.

Le Cy-Lo flotte sur son rail de départ. Le cylindre noir, long de trois cents mètres, haut de dix, avale ses passagers par sa vingtaine d'accès



largement ouverts. Le ciel, d'où qu'on l'aperçoive, se teinte de gris perle et de mauve ; les vaisseaux de basse altitude commencent à quadriller tous les niveaux de la cité-monstre. Là-bas, au bout du monde, à travers le lacis des habitations suspendues et des immenses pilotis d'acier, une boule blafarde blêmit l'horizon. Le soleil s'extrait doucement de la brume noire et poudreuse.

Derek et son marabout prennent place dans la voiture douze, le vieil homme s'asseyant sur un strapontin, l'oiseau stationnant stoïquement à ses côtés. À trois minutes quinze du départ, le compartiment est occupé par d'autres voyageurs, tout aussi mal fagotés que Derek, mais probablement inoffensifs ; trois cadavres gisent en travers de l'allée centrale. Personne ne leur prête pour l'instant la moindre attention.

Il y a un homme d'une quarantaine d'années déjà éventré, une femme à la chair curieusement intacte, visage et bras tachés de nécrose brune, et une adolescente aux cheveux roux collés de sang, entièrement nue, l'entrejambe meurtri de plusieurs hématomes. Derek regarde mieux : elle a les hanches pointillées de piqûres soufflées. Drogée sous perfusion à la K. Beckin, songe Derek.

Dix autres voyageurs entrent encore, puis les portes se ferment en crissant désagréablement.

Le Cy-Lo s'ébranle, frémit sur sa base, stabilise enfin son ronronnement chuintant et commence de glisser. Derek se détend un peu, allonge ses jambes devant lui, sous la banquette qui le précède, s'appuie contre la paroi et noie ses yeux dans le hublot.

Le long serpent accélère, entame sa descente dans SantaDorm, coupant en diagonale très progressive à travers la forêt impénétrable des niveaux et des structures de bois et d'acier. Parfois, l'engin craque de tout son métal, gémit longuement, puis laisse place au sifflement entêtant de son moteur atomique.

Derek plonge dans ses rêves creux, ces visions grises qui peuplent chacune de ses nuits depuis sa naissance. Et il quitte aujourd'hui SantaDorm parce que la cité n'a plus besoin de ses habitants après leurs soixante ans. Il n'a jamais eu l'argent nécessaire pour vivre et nano-prolonger son existence ; le vieil homme s'est contenté de dizaines de petits emplois sous-payés, fournis par le magasin central de son niveau. Rien de plus. Ni rien de moins non plus. Seulement l'assurance de survivre au milieu des autres fourmis insignifiantes de la cité-monstre.

Beaucoup choisissent les travaux d'utilité bourgeoise affectés par les colonies flottantes. Plus rares sont ceux qui, comme lui, tentent l'aventure du clonage.



Le claquement de bec résonne en un écho sec dans le compartiment. Stormy rappelle son maître à l'ordre et lui demande implicitement la permission d'officier. Derek se ressaisit, se tourne vers le grand marabout et lui dit :

« Va. La vie ne vaut rien. »

L'oiseau avance de cinq pas ; ses griffes rayent le revêtement compact du Cy-Lo. Il s'arrête devant le cadavre de la jeune rousse, entrouvre le bec, peut-être pour mieux humer les odeurs encore troubles de la décomposition du corps. Le vieil homme en profite pour regarder pardessus son épaule : les voyageurs ne réagissent pas, derrière lui. A l'avant du compartiment, le reste des passagers se tient tranquille. Trois d'entre eux, manutentionnaires réguliers, sont reliés au réseau de SantaDorm et s'y perdent, parce qu'ils en ont les moyens ; les cinq autres, dos voûtés, couverts d'habits sales et mouillés, choisissent de voir défiler l'enchevêtrement des niveaux et des pilotis devant le cercle de leur hublot.

Stormy attaque avec la pointe de son bec la chair, en déchire des lambeaux filandreux et se met à manger. De temps à autre, le cadavre nu tressaute sous les coups brusques de l'oiseau. Malgré tout, peu à peu, les bras gauche puis droit sont curés jusqu'à l'os, méticuleusement. Après quoi, le charognard dévore les deux cuisses et les mollets, le ventre, dédaigne le visage trop osseux de la jeune droguée et suspend bientôt son repas.

Une flaque de sang rouge sombre nappe le parterre, où se mêlent les fluides blanchâtres des humeurs des viscères. Stormy tourne sa gueule vers le vieil homme, quêtant son approbation, ses encouragements à poursuivre la curée. Derek lui dit encore :

« La vie ne vaut rien. »

Le grand marabout dodeline, planté droit dans l'allée, caquette bruyamment deux fois, bat l'air de ses ailes puissantes avant de les replier, puis reprend sa bâfrée. Il termine par les deux seins du cadavre, morceaux de choix pour les grands marabouts de SantaDorm, nettoyeurs, comme d'autres espèces animales, de la misère humaine des cités-monstres.

La première pluie de cendres de la journée du huit décembre 2746 mouchette le ciel et tombe en virevoltant sur les niveaux de la cité.

La fournaise enserre le monde qui n'en finit pas d'agoniser. Le soleil dessine son cercle fantomatique derrière les pans marbrés de la brume noire. Le Cy-Lo continue sa descente vers les sous-niveaux les plus viables, à la périphérie extérieure de la cité-monstre.

Derek sait qu'une fois arrivé, il lui faudra marcher longtemps avant d'atteindre les fermes nivelées du Sud. Il plonge sa main dans la poche



de son pantalon, en sort une graine de coke, l'avale d'un coup sec pour tromper sa faim. A quelques pas, son oiseau nettoyeur a fini le travail. Le corps de la jeune fille n'est plus qu'un squelette ; seuls les mains, le visage et les pieds sont encore recouverts de leur peau verdâtre.

Les deux autres cadavres, eux, seront mangés par d'autres nettoyeurs ; nano-furet, urubu blanc, au prochain arrêt du Cy-Lo ou pendant le trajet du retour.

*

Il n'y a rien d'autre que le désert de sable à perte de vue. Le Cy-Lo est depuis longtemps reparti vers le centre grouillant de SantaDorm, emmenant à son bord sa tournée habituelle de passagers et de cadavres.

En descendant à l'arrêt du premier niveau, Derek et son grand marabout ont croisé un quadragénaire qui embarquait en compagnie d'un urubu modifié. Les deux derniers cadavres de la voiture seraient sûrement nettoyés avant le terminus de la ligne.

Stormy, repu, a suivi son maître docilement dans le dédale des tubulures. Le vieil homme a emprunté l'ultime coursive rejoignant en pente douce la terre ferme. Il s'est retourné sur la cité-monstre ; il n'a vu qu'un fouillis insensé de structures s'élevant toujours plus haut, jusqu'à frôler les brumes sombres inférieures, à près de mille mètres. Les lumières des vaisseaux glissaient indéfiniment, s'entrecroisaient à tous les niveaux. Souvent, les entrailles obscures de SantaDorm résonnaient d'une pulsation sourde, énorme, et de clameurs aussi. Derek a continué d'avancer sans se retourner.

Derek avale sa deuxième graine, foule le sable dur. Derrière lui, il entend le souffle discret de Stormy ; la présence de l'oiseau le rassure, d'une certaine manière.

La piste dévide sa longue traîne serpentine à travers les dunes. Par instant, le ciel s'entrouvre, écartant avec le vent brûlant du désert les troupeaux noirs des nuages. Le vieil homme tousse régulièrement.

A l'aplomb d'une dune rouge, il stoppe et regarde tout autour de lui. Stormy s'est posté à sa hauteur, pousse un cri aigu et plonge son bec dans le sable à la recherche d'un insecte ou d'une charogne desséchée. Il ne trouve pour le moment ni l'un ni l'autre, dodeline pour signifier son mécontentement. Derek marmonne :



« Tu viens d'engloutir un cadavre entier dans le Cy-Lo et tu as encore faim ? »

Le vieil homme scrute l'horizon ; confie d'une voix morne :

« La ferme est juste là-bas. »

Et il désigne un point indistinct sur la ligne bosselée du lointain. Le marabout s'en moque, picore de nouveau le sol.

« On devrait l'atteindre avant la nuit », poursuit Derek.

Il lève soudain les yeux. Dans le ciel, les nuages sombres ont refermé la brèche ouverte par le vent.

Il fait toujours plus chaud. Derek se remet en marche, parcourt une dizaine de mètres avant de se retourner et crier :

« Stormy, bon sang ! Allez ! »

Le grand marabout se résigne à abandonner sa fouille et rejoint Derek de quelques pas bondissants.

*

Le propriétaire entre dans la pièce. Revêtu d'une combinaison de protection grise, d'un masque à gaz, les mains gantées de blanc, il se dirige vers son bureau et dit d'une voix étouffée, en prenant place au creux du fauteuil généreusement rembourré :

« La vie ne vaut rien. »

A quoi Derek répond civilement :

« La vie ne vaut rien.

– Asseyez-vous, monsieur. »

Le vieil homme s'installe sur le siège de bois mité, ne peut s'empêcher de jeter un œil à la fenêtre minuscule qui troue le mur gauche de la construction. Le grand marabout va et vient dans l'arrière-cour de la ferme, piquette la terre molle quelques secondes, avance lentement et recommence un peu plus loin. L'hôte masqué a suivi son regard.

« Bien beau nettoyeur que vous avez là.

– Je l'ai reçu il y a plus de dix ans.

– Pour bonne conduite ?

– Oui, bien sûr. Ça me fait une compagnie. Mais je ne pensais pas que ça pouvait manger autant.

– C'est ce qu'on dit, en effet. Vous venez d'avoir soixante ans, donc.

– Tout juste.

– Et vous avez choisi le clonage. »

Derek acquiesce, pince ses lèvres fines.



« Travailler en échelon indéterminé à bord des colonies flottantes ne me disait pas grand-chose.

– Je comprends. Pourquoi avez-vous choisi notre ferme nivelée plutôt qu’une autre ?

– Vous étiez la plus proche de la périphérie extérieure de SantaDorm. Je n’ai pu m’offrir que le trajet en Cy-Lo, rien d’autre. »

Le masque à gaz acquiesce en couinant insensiblement.

« SantaDorm. Vous regrettez la cité-monstre ?

– Je ne vois pas pourquoi je devrais. Après soixante ans, elles ne veulent plus de nous. Et je n’avais aucune envie d’être abattu par les milices de régulation démographique.

– Effectivement. Vous savez à quoi vous vous exposez en choisissant le clonage ?

– Je crois, oui, mais ce ne serait pas plus mal que vous m’expliquiez de quoi il retourne précisément. Ça me rassurerait, vous voyez ?

– Bien, je comprends encore. Laissez-moi donc vous clarifier l’esprit tout de suite : vous serez cloné une fois par an, à charge pour vous de vous occuper et de faire monter en graine chacun de vos doubles jusqu’à maturation. Vous ferez ce qu’il y a à faire, puis le cycle recommencera. Si vous parvenez jusqu’à votre vingtième clone, le voyage en colonie flottante vous sera offert — par la ferme nivelée que je représente —, ainsi que le placement en emploi de type B. Une sinécure par rapport à tout ce que vous aurez connu, croyez-moi.

– C’est quoi, une sinécure ?

– Quelque chose de facile et d’agréable. »

Derek sourit pour la première fois à l’homme masqué.

« Et j’aurai quatre-vingts ans.

– Bien sûr. À ce propos, d’ailleurs, si pour une raison ou une autre vous n’atteignez pas cet âge...

– Et pourquoi je ne l’atteindrais pas ?

– Le clonage n’est pas la voie la plus facile, vous pourrez vous en rendre compte, monsieur Derek. De plus, et c’est peut-être bien pour cette raison que la plupart des sexagénaires optent pour l’autre solution, vous ne rejoindrez les colonies flottantes que si vous réussissez vos vingt ans de copie. La plupart de vos congénères sont déjà là-haut, vous comprenez ?

– A trimer aussi dur qu’à SantaDorm ou toute autre cité-monstre, c’est ça, hein ? Moi, j’ai une chance d’y monter en finissant mes jours tranquillement. Je prends le risque. »

Le masque à gaz noir et gris acquiesce une fois de plus.



« Et c'est jouable. Chaque réplication de votre ADN renforce vos défenses immunitaires. Un peu. Enfin, c'est ce qu'assurent les concepteurs de la machine que vous allez utiliser pendant les vingt prochaines années de votre existence. Vous vous sentez prêt, monsieur Derek ?

– Vous me prenez ?

– Je n'ai pas vraiment le choix, pour être tout à fait franc. Les candidatures en fermes nivelées ne sont pas légion, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais ma décision de vous embaucher est tout de même encouragée par le nettoyeur que vous avez amené jusqu'ici. »

Le propriétaire tourne sa tête masquée vers la gauche ; poursuit d'une voix assourdie :

« C'est un plus, à n'en pas douter.

– Qu'est-ce que vous allez en faire ? »

L'hôte ramène son regard de gros insecte métallique sur le vieil homme.

« Ne vous inquiétez pas pour ça. Votre grand marabout continuera à remplir sa fonction : nettoyer. Le terrain de la ferme est jonché de cadavres de rongeurs, de nuisibles en tout genre. Vous avez des questions ?

– Non, je ne vois pas. Ah ! si : la nourriture ?

– Vous serez alimenté une fois tous les trois jours ouvrables. Sachant que nous pratiquons la semaine de quatre jours, je vous laisse faire le compte de ce que vous pourrez avaler mensuellement. »

Derek grimace, baisse les yeux sur le sol grossièrement bétonné.

« Il est fait, le compte.

– A la bonne heure. Comment s'appelle votre marabout ?

– Stormy.

– Parfait, c'est noté. Avant que nous preniez vos quartiers et passiez à la désinfection, je vous laisse le rejoindre pour lui dire adieu. Vous n'aurez plus l'occasion de le revoir, monsieur Derek. »

Le vieil homme hoche la tête, ne bronche pas sur son siège. Le masqué le relance d'une voix rude :

« Vous y allez maintenant, merci. »

Derek, penaud, se lève, essuie la sueur perlant son front. Son hôte ajoute :

« Au fait, joyeux anniversaire. Ce n'est pas tous les jours qu'on fête ses soixante ans. »

Le vieillard adresse un sourire timide au propriétaire des lieux. En regardant le grand marabout au milieu de l'arrière-cour, il se dit qu'il n'a peut-être pas fait le bon choix.

Au bout du compte.



*

Sous la lumière bleue, le clone poursuit sa lente maturation. Allongé sur le dos au centre d'un grand bac d'acier poli, immergé dans une solution nutritive primordiale, il dort encore. Derek s'approche, consulte l'écran virtuel qui flotte à hauteur de ses yeux ; l'appareil ajuste automatiquement la distance de vision par rapport à la presbytie de chaque utilisateur. Tous les paramètres affichés sont normaux.

Au-dessus de la table de développement, le plafond du local s'ouvre en un large oculus sur le ciel. Les pluies de cendres sont plus rares que dans les cités-monstres ; les vents de la semaine ont chassé les grains noirs qui obstruaient l'œil de verre. Aux dernières nouvelles, Stormy est toujours vivant et Derek en est heureux.

Le clone ouvre les yeux au même moment, croise le regard de son original penché sur lui ; entend le vieil homme dire :

« La vie ne vaut rien. »

La copie de Derek cligne des paupières plusieurs fois, serre les poings par saccades, en réponse à un stimulus qui se manifeste à chaque réveil depuis sa naissance. Le clone se souvient alors de la leçon apprise de longue date et murmure du bout de ses lèvres sèches :

« La vie ne vaut rien. »

Derek tâte de la main droite l'épaule du clone, en éprouve l'élasticité, puis fait de même avec le cou et les joues.

« C'est marrant, cette contraction nerveuse des mains quand tu te réveilles.

– J'ai mal, rétorque la copie d'une voix faible.

– Je sais, c'est normal. Tu n'as jamais que six mois et treize jours de vie. Cela dit, tu commences petit à petit à te stabiliser et tu me ressembles presque. Sauf... la peau peut-être, encore trop souple. Mais les rides apparaissent un peu partout.

– J'ai mal.

– Curieux », insiste Derek indifférent. « Les quatre premiers clones souffraient tous d'une convulsion spécifique à leur propre maturation. Qui un pouce, qui le gros orteil du pied droit. Toi, ce sont les deux mains. »

Le clone regarde à travers l'oculus. Le ciel gris est traversé de nuages mauves et boursoufflés.

« Je sais que tu me ressembles, mais je ne sais pas ce que je fais là. »

Derek le corrige :



« Non, c'est toi qui me ressembles. Et pour répondre à tes interrogations, la première phrase que je t'ai enseignée est la clé indispensable pour comprendre ce monde déglingué. *La vie ne vaut rien*, Stormy. »

Derek se penche davantage sur le corps nimbé de bleu ; confie encore, d'un ton détaché :

« Et puis, tout est si fragile et dérisoire. Qui peut savoir si les cités-monstres et les brumes noires du ciel sont nos propres reflets ? Personne, hein ? Jamais personne ne pourra nous le dire. »

La copie cligne des yeux toujours plus ; ânonne :

« Pourquoi *Stormy* ? Tu m'avais dit que j'aurais pu me nommer J. Derek si j'avais pu choisir.

– Oui, sauf que tu n'as pas pu choisir, mon ami. Alors, je vous appelle tous Stormy. Une vieille habitude.

– Qui je suis, alors ?

– Un être humain dont la conscience a surgi il y a six mois de cela, et qui baigne dans une solution nutritive primordiale en attendant.

– En attendant quoi ? »

Le vieil homme fixe son clone d'un regard creux, indéchiffrable.

« La vie ne vaut rien, Stormy. Définitivement. Je le sais, je l'ai toujours su. Et donc toi aussi, d'une certaine manière. »

Au-dehors, le tonnerre roule au-dessus du grand désert, éclate en plusieurs points indistincts du monde, sûrement.

Une autre pluie de cendres s'annonce.

*

Le clone est mort ce matin, au terme du protocole strict qui gère la continuité de la maturation. Derek a ouvert la porte donnant sur la petite serre de production.

Chaque année, le transport du corps est toujours plus difficile. Les muscles du vieil homme se tétanisent dès les premiers mètres. Dans les heures précédant le transfert, la crainte de ne pas avoir la force nécessaire pour y parvenir le hante. Et il n'y peut rien. Il lui reste encore quinze copies à assurer avant d'espérer monter en colonie.

Il traîne à bout de bras le cadavre mouillé sur le sol meuble, franchit le seuil. Il s'arrête plusieurs fois dans les allées séparant les semis de tomates, d'aubergines et de beaucoup d'autres légumes ; le vieil homme a eu le temps d'apprendre le nom de toutes ces plantes reconditionnées, pour certaines d'entre elles, en graines de coke appauvries. Les cultures



nobles, livrées telles quelles aux habitants les plus fortunés des colonies flottantes, occupent les trois quarts de la surface utile.

Le bout du calvaire se trouve là, au milieu exact de la serre. Derek lâche les mains froides de son clone, s'accroupit tant bien que mal et tire le bac logé sous les plants hydroponiques. Ce dernier coulisse sur ses glissières métalliques. Le peu qu'il reste du précédent engrais se réduit à quelques traces organiques sur le fond de la cuve. Au quart de la longueur, la buse d'aspiration des oligo-éléments pointe son cône siliconé.

Derek se saisit du cadavre en glissant ses mains sous les aisselles, l'installe sur le dos et prend soin de l'amener au-dessus de la buse entre les cinquième et sixième côtes du flanc gauche ; des nano-repères tracés en continu sur le fond du bac lui facilitent au moins la tâche. Lorsqu'il est certain du positionnement, il appuie de toutes ses forces sur le sternum. Un bruit de succion signale que le cône a pénétré la chair du clone. L'aspiration s'enclenche aussitôt.

Le clone Stormy, cinquième du nom, cadavre physiologiquement sain, nourrira douze mois durant les trente-deux mètres carrés de la serre de production, apportant aux plantes les éléments essentiels et irremplaçables d'une vraie décomposition humaine. Pour suppléer les carences d'une Terre exploitée jusqu'à la déraison, devenue littéralement inculte.

Derek, souffle court, pleure doucement, regarde le cadavre allongé, ses yeux fermés, son visage exsangue. Il contemple ainsi sa propre mort et lui murmure :

« Tu vas me manquer, je crois. »

Puis il repousse délicatement le bac sous les plants et se redresse.

Il lui en reste quinze à endurer.

*

Le propriétaire est assis à son bureau, revêtu du même masque à gaz, de la même combinaison de protection. Vingt ans ont simplement passé depuis. Le vrai Stormy est mort dans son sommeil dix mois plus tôt et Derek n'a pas été autorisé à voir le corps, ni à décider du sort de sa dépouille. L'oiseau a été dévoré par le nettoyeur d'un autre sexagénaire de SantaDorm, fraîchement arrivé à la ferme nivelée en début d'année.

Le vieil homme, sur son siège de bois mité, attend que l'employeur entame de lui-même le dialogue.

La voix confinée s'élève dans le silence du bureau.

« Je ne pensais pas que vous tiendriez, pour tout vous dire. »



Derek ferme un court instant les yeux ; confie distraitement :

« Je ne le croyais pas non plus.

– Pourtant, toutes les statistiques... »

Le masqué, contrarié, ne poursuit pas, fixe Derek de ses deux gros yeux d'insecte noir.

« J'ai payé votre transfert sur la colonie flottante, puisque la loi m'y oblige. Ce qu'elle ne m'interdit pas, en revanche, c'est de vous demander de quitter ma ferme au plus vite. Merci. »

L'octogénaire grimace ; s'enquiert :

« Le masque à gaz, il y a vingt ans, c'était peut-être normal, mais aujourd'hui ?

– Soixante ans d'une vie au contact incessant des microbes et virus en tout genre, au sein d'une des cités-monstres les plus peuplées de l'horizon nord, ça ne s'efface pas comme ça. Et puis, mon traitement de nano-entretien, très sensible aux moindres perturbations moléculaires, me coûte une petite fortune. Sortez de ce bureau, je vous dis. »

Derek se lève, masse son dos endolori et quitte l'endroit sans insister.

*

Derek masse son genou douloureux ; l'embarquement à bord de la navette de liaison a été laborieux. Il occupe le siège B-52, le B-54 étant vide. Plusieurs octogénaires font partie de la traversée, tous ayant survécu aux vingt ans de clonages en fermes nivelées. Quelques-uns sont déjà aveugles, la plupart sont sourds ; trois souffrent d'arthrose dégénérative au dernier degré.

Les minutes s'écoulent, insipides. Puis une hôtesse au corps nano-modifié apparaît dans le fond de la cabine et remonte toute la navette jusqu'au poste de pilotage. Elle salue avec un sourire figé les vieillards qui en profitent pour guigner ses deux fesses parfaites. La jeune femme est vêtue d'une combinaison seyante à col largement échancré, diaprée des couleurs rouge et or de la Garmac, la compagnie subsaharienne qui a fini par obtenir le monopole des transports spatiaux.

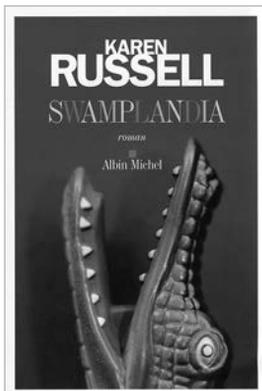
Au moment où l'hôtesse parvient à la hauteur de la rangée de Derek, celui-ci l'apostrophe d'une voix chevrotante.

« Mademoiselle ? »

Elle se tourne vers lui en un mouvement délié, prend appui sur le siège suivant et dessine sur ses lèvres un grand sourire commercial.

« Oui ? » murmure-t-elle d'une voix suave.

Russell, la petite trentaine décontractée. Un premier roman finaliste du Pulitzer 2012 (milésime pour lequel le prix n'a pas été attribué, les jurés échouant à s'entendre...). Acheté par HBO. Quand même. C'est surtout un récit pétri de réalisme magique et doté d'une faculté d'enchantement peu commune, une claque douce-amère à mi chemin entre Terry Windling et Emir Kusturica, une vraie découverte, et sans contester aucun mon coup de cœur du trimestre. La classe, et pas qu'un peu... [Swamplandia - Karen Russell - Albin Michel, coll. « Terres d'Amérique » - 462 pp. GdF 22,50 €]



land depuis plus de trente ans. Norman y parle aussi de **Rêves de gloire** (l'Atalante), le dernier roman de notre ami, qu'il considère comme une œuvre considérable et peut-être la plus brillante uchronie jamais écrite (tout en espérant la voire un jour traduite en anglais).

• L'écrivain américain **Harry Harrison**, intronisé au Science Fiction Hall of Fame en 2004, est décédé le 15 août dernier

en Angleterre, dans le Sussex, où il résidait depuis une dizaine d'années (après avoir vécu au Danemark, en Irlande, en Italie et au... Mexique !), à l'âge de 87 ans. Principalement connu en France pour son roman **Soleil vert (Make Room ! Make Room !** en VO, publié en 1966), adapté au cinéma par Richard Fleischer en 1973, on lui doit notamment le cycle du « **Monde de la mort** », dont l'omnibus **Deathworld**, publié en 2006 par les éditions Bragelonne, réunit trois romans (dont un inédit, **Les Cavaliers barbares**) et une nouvelle (elle aussi inédite). S'il demeure un auteur assez marginal en langue française, aux USA, Harry Harrison, qui débuta comme illustrateur et auteur de comics, s'avère une figure incontournable, notamment du fait de ses séries « **Ratinox** » (qui ne connut en France que deux volets — repris en leur temps chez J'ai Lu, mais depuis épuisés — sur les onze publiés outre-Atlantique), et « **Bill le héros galactique** » (deux volets traduits en français sur les six disponibles — une série qui attirait pourtant quelques coauteurs illustres, dont Robert Sheckley). Auteur très prolifique (près d'une cinquantaine de romans et une kyrielle de nouvelles réunies dans une dizaine de recueils), il fut aussi un anthologiste actif, de même que l'auteur de nombreux essais, sans oublier de trouver le temps de créer, avec son ami Brian Aldiss, *SF Horizons*, une des premières revues dévolues en totalité à la critique de notre genre d'élection. Bref, un infatigable défenseur du genre qui nous occupe, genre auquel il manquera assurément.

► Obituaries

• Chacun sait désormais que **Roland C. Wagner** est décédé le 5 août dernier dans un accident de voiture près de Bordeaux, à l'âge de 51 ans — accident qui impliqua aussi sa compagne, l'écrivain et traductrice Sylvie Denis, légèrement blessée, ainsi que Natacha, la fille de Roland, sortie indemne de la collision. Je ne m'étendrai pas sur cette tragédie, beaucoup de choses ayant déjà été dites (des meilleures aux pires), et ce jusque dans l'édito du présent numéro de *Bifrost*. Je rappellerai juste que Roland soutenait notre revue autant qu'il le pouvait, qu'il a collaboré avec nous dès le début, en qualité de critique, bien sûr, allant même jusqu'à animer une rubrique régulière dans nos pages (« Les rebonds de Roland C. Wagner »), mais aussi en tant qu'écrivain (il est, avec Francis Valéry, l'un des deux auteurs dont nous avons publié un roman complet en épisodes, **Par la noirceur des étoiles brisées**, dans les *Bifrost* 13 à 19). Bref, si la SFF a perdu une partie de son âme, nous avons ici perdu un frère d'arme, un compagnon de route, un peu de l'élan qui fait renaître *Bifrost* chaque trimestre... Je signale aussi, au passage, que Jean-Daniel Brègue, traducteur bien connu, a fait paraître dans le magazine américain *Locus* (n°620, septembre 2012) un très bel hommage, auquel répond celui de Norman Spinrad, qui évoque l'amitié qui le liait à Ro-



This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béliâl'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com - site : www.belial.fr

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

*Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Sylvie Burigana, Emmanuel Chastellière,
Thomas Day, Thierry Di Rollo, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken,
Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Gilles Goulet, Patrick Imbert, Patrice Lajoie,
Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Hervé Le Roux, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean,
Ian McDonald, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Quarante-Deux, Alain Sprauel,
Pierre Stolze, Francisco Varon, Cid Vicious.*

Impression :

Europe Media Duplication SAS - Lassy-les-Châteaux (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

A Erwann, qui s'est particulièrement arraché sur la traduction de l'interview de Ian McDonald, et c'était pas un cadeau. A Ian lui-même, bien sûr, et à son comparse Thomas Day, qui nous ont livré une passionnante conversation à bâtons rompus ; à Ellen Herzfeld, première moitié de Quarante-Deux, et Alain Sprauel, toujours aussi réactifs sur l'iconographie, et il le fallait ; à Dominique Martel, seconde moitié de Quarante-Deux, pour la hotline technique post-crash de disque dur en plein bouclage — trop bien ; à Claude Ecken, pour son hommage à Roland C., ami et collaborateur de toujours ; à Gilles Goulet, parce que quand même (mais si, un jour, on te payera !) ; à Pauline Brossard, pour la seconde fois, et parce que c'est rigolo ; à Phil Gady, pour la couve du numéro et les images en général ; à Charlie Hebdo, parce que faut pas déconner non plus ; et enfin à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par l'AppleCare Protection Plan de la pomme croquée...

Dépôt légal : octobre 2012

Commission paritaire 0513K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-65-0

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du
Centre National du Livre (parce qu'on est bien gentils...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béliâl' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne s'engage à s'exiler dans un paradis fiscal, comme Bernard Arnault.
(Comme ça, ça nous fera des abonnements plus chers.)